

### La soviétisation culturelle de la Bessarabie: le cas de l'Union des écrivains moldaves à l'époque stalinienne

Negură, Petru

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

#### Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Negură, P. (2017). La soviétisation culturelle de la Bessarabie: le cas de l'Union des écrivains moldaves à l'époque stalinienne. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 17(1), 85-107. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-55887-6>

#### Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

#### Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

# La soviétisation culturelle de la Bessarabie

## Le cas de l'Union des écrivains moldaves à l'époque stalinienne

PETRU NEGURĂ

(Universitatea Pedagogică de Stat « Ion Creangă » din Chişinău)

Le but de cet article est de discerner les cadres sociaux, institutionnels et politiques de la genèse et de l'évolution de ce transfert culturel réalisé par le haut qu'a été le modèle réaliste-socialiste dans une république soviétique, en l'occurrence la Moldavie soviétique (la RASSM, puis la RSSM). Cet article essaie donc de comprendre *autrement* cette « méthode de création » en déplaçant le regard qu'on pose d'ordinaire sur elle du centre de l'« empire culturel » soviétique vers sa périphérie. Ce changement d'optique s'avère profitable à plus d'un titre. En s'adressant à son public cible dans les républiques soviétiques fédérées et autonomes, le réalisme socialiste se trouve confronté à une série de questions qui ont trait à l'identité ethnique et nationale de la population « autochtone ». C'est donc aux écrivains moldaves que reviendra la tâche d'adapter le modèle central au contexte culturel local. Ce travail d'adaptation, impliquant au-delà des écrivains, les autorités (locales et centrales) et le public présumé, n'a pas lieu sans heurts. Il se réalise au moment même où une ample campagne de transformations engage toutes les couches de la société soviétique, au centre et à la périphérie.

La quasi-totalité des recherches menées sur la littérature soviétique de l'époque stalinienne se limitent à l'étude du processus littéraire développé dans la Russie soviétique, et plus particulièrement à Moscou et à Leningrad<sup>1</sup>. Il est

---

<sup>1</sup> Voir, entre autres, quelques ouvrages de référence dans le domaine, concentrés sur l'analyse des processus littéraires, remis en contexte historique, social et politique, de Moscou et Leningrad (Sankt Pétersbourg): Evgeny Dobrenko, *Formovka sovetskogo pisatel'ia. Sotsial'nye i esteticheskie istoki sovetskoi literaturnoi kul'tury*, Ed. Akademicheskii Proekt, Sankt Pétersbourg, 1999 ; *Idem, The Making of State Reader. Social and Aesthetic Contexts of the Reception of Soviet Literature*, Stanford University Press, Stanford California, 1997 ; Hans Günther, Evgeny Dobrenko (coord.), *Sotsrealisticheskii kanon*, Akademicheskii proekt, Sankt Pétersbourg, 2000 ; Régine Robin, *Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Éd. CNRS, Paris, 1986 ; Jean Pérus, *À la recherche d'une esthétique réaliste socialiste (1917-1934)*, Éd. CNRS, Paris, 1986 ; Katerina Clark, *The Soviet Novel. History as Ritual*, Indiana University Press, Bloomington, 2000 ; *Idem, Petersburg. Crucible of Cultural Revolution*, Harvard University Press, Cambridge/London, 1995

pourtant intéressant d'étudier comment un modèle littéraire créé en Russie – en l'occurrence le réalisme socialiste – a été transposé dans d'autres espaces culturels de l'Union soviétique. Ce « transfert culturel » d'un genre particulier est influencé par une série de facteurs comme la politique nationale de l'État soviétique dans la région, les traditions culturelles « autochtones », les parcours sociaux des écrivains auxquels il revient la tâche d'adopter et d'adapter le modèle littéraire de la métropole.

Cet article<sup>2</sup> s'appuie sur quatre types de sources documentaires : documents officiels<sup>3</sup>, presse écrite<sup>4</sup>, archives personnelles et entretiens<sup>5</sup>.

## CONSTRUCTION NATIONALE ET ANTAGONISME DES GROUPES EN RASSM (1924-1940)

En RASSM, le conflit générationnel est aggravé par la stigmatisation des origines qui prend de l'ampleur durant les purges successives des années 1930. Pour suppléer au déficit des cadres nationaux, les autorités soviétiques font appel aux spécialistes roumains (de Bessarabie ou de Roumanie) émigrés en URSS en raison de leurs convictions politiques. Nommés aux postes clefs des principales institutions culturelles et d'enseignement de la RASSM, ces

; Cécile Vaissié, *Les ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Belin, Paris, 2008 ; voir aussi Antoine Baudin, Leonid Heller, « Le réalisme socialiste comme organisation du champ culturel », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, juillet-septembre 1993, pp. 307-343 ; *Idem*, *Le réalisme socialiste soviétique à la période jdanovienne (1947-1953)*, vol. 1, *Les arts plastiques et leurs institutions*, vol. 2, *Usages à l'intérieur, images à exporter*, Peter Lang, Berne, 1997.

<sup>2</sup> Voir l'analyse approfondie de ce phénomène dans Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres. Les écrivains moldaves face au pouvoir soviétique sous Staline*, L'Harmattan, Paris, 2009 et la traduction en roumain et la réédition de cet ouvrage : *Nici eroi, nici trădători. Scriitorii moldoveni și puterea sovietică în epoca stalinistă*, trad. par Gabriela Șiclovan, Cartier, Chișinău, 2014.

<sup>3</sup> Les documents analysés ont été recueillis dans les archives d'État russes et moldaves (à Moscou : Archives russes d'État d'histoire sociale et politique, Archives russes d'État de la littérature et de l'art, Archives d'État de la Fédération russe ; à Chișinău : Archives des associations socio-politiques de Moldavie, Archives Nationales de Moldavie, Archives de l'Union des écrivains de Moldavie) dont les fonds proviennent des principaux organismes soviétiques de contrôle de l'activité littéraire pendant l'époque soviétique : le Comité Central du Parti communiste de l'Union soviétique (le CC du PCUS, en particulier le département de la propagande, soit l'Agitprop), le Glavlit (*i. e.* l'organisme en charge de la censure) et, enfin, l'Union des écrivains soviétiques (UES), avec leurs sièges centraux à Moscou et des filiales dans les capitales des républiques soviétiques nationales.

<sup>4</sup> L'auteur dépouille un corpus d'articles publiés dans les grands périodiques de l'époque, en Bessarabie roumaine et en Moldavie soviétique, de 1918 à 1956.

<sup>5</sup> Une série d'entretiens approfondis ont été réalisés avec une dizaine d'écrivains moldaves actifs à l'époque stalinienne ou avec leurs proches parents.

derniers se voient assigner la formation d'une nouvelle génération de journalistes et de lettrés d'origine « autochtone ». Les organisations littéraires mises en place en 1928, puis fusionnées à partir de 1932 dans une seule Union des écrivains moldaves (UEM), ont pour principale fonction de former et d'encadrer les jeunes amateurs de littérature. L'un des effets les plus marquants de la campagne permanente de « formation des cadres » est la scission de l'UEM en deux factions qui se disputent, d'abord discrètement, puis de plus en plus ouvertement, la légitimité littéraire et politique. Le partage lié aux origines (originaires de Bessarabie et de Roumanie contre ceux de Transnistrie) est renforcé par la fracture générationnelle. À mesure que les jeunes écrivains « autochtones » sont formés dans des écoles entièrement soviétiques, la fiabilité politique des « anciens » en provenance de Roumanie et de Bessarabie s'estompe, en raison de leur éducation non soviétique et de leur origine « étrangère ». « Étrangers » par leurs origines et leur formation, les écrivains provenant de Roumanie et de Bessarabie apparaissent, lors des « grandes purges » de 1937-1938, comme étant des ennemis par excellence. Cette lutte entre les jeunes écrivains, récemment promus, et les « anciens », fondateurs de la vie littéraire de RASSM, transforme le conflit générationnel en un règlement de compte.

En RASSM d'abord, puis en RSSM, tout comme dans d'autres républiques soviétiques<sup>6</sup>, l'Administration et l'intelligentsia sont divisées par des groupes et réseaux de solidarité, selon l'origine géographique et le parcours politique. Depuis la création de la RASSM, deux groupes se confrontent au sein de son élite intellectuelle et administrative : les « moldavisants » et les « roumanisants », appelés ainsi en raison de leur position sur la langue nationale de cette République. Les « moldavisants » plaident pour l'officialisation d'une langue moldave à part entière, en rupture brutale avec les normes de la langue roumaine littéraire. Les « roumanisants », eux, sont les tenants d'une langue « moldave » littéraire que rien, à part son nom, ne sépare de la langue littéraire parlée et écrite en Roumanie. Comme dans d'autres républiques soviétiques, le pouvoir soviétique central instrumentalise cette division politique de l'Administration et de l'intelligentsia locales, intervenant périodiquement pour maintenir l'équilibre du pouvoir et des sphères d'influence entre les deux groupes. D'autre part, les deux factions profitent parfois des changements conjoncturels aux sommets de la hiérarchie, à Kiev ou à Moscou, pour

---

<sup>6</sup> Voir à ce propos : Terry Martin, *The Affirmative Action Empire : Nations and Nationalism in the Soviet Union (1923-1939)*, Cornell University Press, Ithaca/London, 2001 ; Olivier Roy, *La nouvelle Asie centrale ou la fabrique des nations*, Seuil, Paris, 1997 ; Juliette Cadiot, *Le laboratoire impérial. Russie-URSS 1860-1940*, CNRS Éditions, Paris, 2007. Sur la RASSM, voir Charles King, « The Ambivalence of Authenticity, or How the Moldovan Language Was Made », *Slavic Review*, vol. 58, no.1, Spring, 1999, pp. 117-142 ; *Idem, Moldovenii, România, Rusia și politica culturală*, trad. par Diana Stanciu, Arc, Chișinău, 2002.

s'emparer du pouvoir localement et imposer leur conception quant à la politique linguistique et culturelle. Aucun de ces groupes ne se maintient au pouvoir plus de quelques années. De ce fait, les transferts d'autorité d'un groupe à l'autre entraînent automatiquement une « réforme » linguistique sur les ruines de l'orthographe et de la grammaire précédentes.

Le clivage entre « moldavisants » et « roumanisants » continue à tirailler le milieu des écrivains moldaves après la formation en 1940 de la République Soviétique Socialiste Moldave et la restructuration de l'UEM par l'intégration d'un nouveau groupe d'écrivains bessarabiens. Après une phase paroxystique du conflit entre les deux groupes sous le jdanovisme, dans les années 1946-1949, le « dégel » poststalinien favorise le groupe des Bessarabiens aux dépens des Transnistriens, entérinant définitivement la version « roumanisante » de la langue « moldave » littéraire. Une concession est pourtant accordée aux « moldavisants » : l'alphabet cyrillique continuera à marquer symboliquement la spécificité de la langue « moldave ».

## **FORMES D'ENCADREMENT DES ÉCRIVAINS BESSARABIENS APRÈS LE 28 JUIN 1940**

Cinq jours après l'entrée de l'Armée rouge dans la capitale de la Bessarabie, le 28 juin 1940, les écrivains bessarabiens, qui, parce qu'ils ont choisi de rester dans la province occupée, se montrent disposés à coopérer avec le pouvoir soviétique, participent à une réunion de rencontre avec les écrivains de l'ex-RASSM et quelques hommes de lettres ukrainiens. Un correspondant du journal moldave du Parti remarque, avec une certaine emphase, que « c'est peut-être leur [des écrivains bessarabiens] première occasion de se réunir ensemble sans tenir compte de la différence de leurs nationalités [appartenances ethniques] »<sup>7</sup>. Le propos est assez inexact, puisque plusieurs écrivains bessarabiens d'origine ethnique diverse faisaient partie avant cette date des mêmes groupes littéraires. Il est pourtant vrai qu'un certain nombre de ces écrivains bessarabiens, réunis le 3 juillet 1940 à Chişinău, ne se connaissaient pas auparavant. Ils proviennent de milieux littéraires différents, qui communiquaient peu, soit parce qu'ils résidaient dans des villes assez éloignées comme Chişinău et Bucarest (la différence d'ouverture de ces localités est plus déterminante que leur distance géographique), soit parce qu'ils ne partageaient pas les mêmes convictions esthétiques ou idéologiques, ou, enfin, parce qu'ils n'écrivaient pas dans la même langue (certains d'entre eux pratiquent exclusivement le yiddish). Aussi, les motifs qui les ont poussés à choisir de

---

<sup>7</sup> Signé : Le correspondant de RATAU, « La rencontre des écrivains soviétiques avec les écrivains de Chişinău », *Moldova Socialistă*, le 09.07.1940, p. 1.

rester (ou à venir s'installer) en Bessarabie après l'occupation soviétique diffèrent-ils selon le groupe d'appartenance, voire parfois d'un cas de figure à l'autre. Certains écrivains – précisément les « régionalistes » de la revue *Viața Basarabiei*<sup>8</sup> – font ce choix en raison du rapport privilégié qu'ils cultivent depuis des années à leur province. Les écrivains d'origine « allogène » (principalement juive) sont d'autant plus disposés à collaborer avec le régime bolchevique, qu'en Roumanie ils étaient de plus en plus soumis à des tracasseries et persécutions de la part (ou avec le consentement) de l'État. Enfin, pour une dernière catégorie d'écrivains bessarabiens, l'adhésion au pouvoir soviétique apparaît comme le but enfin atteint de toute une activité qu'ils ont menée, sous l'Administration roumaine, dans le cadre d'une formation politique clandestine subordonnée à l'Internationale communiste. Bien sûr, les catégories susmentionnées de gens de lettres ne sont pas strictement cloisonnées. Par exemple, un écrivain bessarabien d'origine juive pouvait cultiver une certaine prédilection pour une esthétique d'avant-garde et avoir en même temps des conceptions régionalistes et socialistes. Les écrivains qui ont décidé de ne pas se réfugier en Roumanie avec d'autres confrères n'ont pas obéi à une seule logique mais, le plus souvent, à plusieurs raisons à la fois.

Les écrivains bessarabiens font preuve d'une capacité d'adaptation exceptionnelle. En l'espace de quelques jours après l'instauration du régime soviétique (à laquelle, rappelons-le, la population bessarabienne n'a pas été préparée), les gens de lettres locaux se mettent à collaborer activement au journal officiel de la République moldave au statut encore incertain et à la revue de l'Union des écrivains moldaves en cours de restructuration. Malgré les efforts – et les réalisations – remarquables, l'activité de ces écrivains dans les nouvelles conditions n'est pas dépourvue de risques de faire erreur. Disposant d'une riche expérience dans le domaine de la culture socialiste, les écrivains transnistriens (de l'ancienne RASSM) sont chargés de transmettre aux Bessarabiens les connaissances de base de la doctrine communiste, les initier aux principes du réalisme socialiste et les mettre en garde contre les dangers de la négligence politique. Des rencontres entre écrivains bessarabiens et écrivains soviétiques (transnistriens, ukrainiens ou autres) sont organisées chaque semaine en présence d'un public d'amateurs et – fait obligatoire – d'au moins un représentant du pouvoir. Ces soirées littéraires d'un genre particulier deviennent l'espace d'un échange à sens unique d'expériences et de conseils.

---

<sup>8</sup> La revue *Viața Basarabiei*, la principale publication périodique culturelle de Bessarabie, adopte à partir de 1933 une position de plus en plus régionaliste, prônant l'intégration et non l'assimilation de la province au Royaume roumain, paraphrase d'une formule lancée en 1935 par l'un des auteurs de la revue, Bogdan Istru, dans *Viața Basarabiei*, novembre-décembre 1935, p. 92. Voir à ce propos Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres...*cit., pp. 92-132.

Les novices y apprennent à « parler politique »<sup>9</sup> et à assimiler les premières règles de conduite dans l'institution d'accueil, avec tous les rapports de domination-subordination qui la sous-tendent. Enfin, ces soirées-rencontres permettent aux nouveaux arrivants de mettre en application les connaissances apprises et, aux meilleurs « élèves », de se mettre en valeur face à leurs « enseignants » et gouvernants.

### *Les Transnistriens : les nouveaux maîtres*

Les écrivains transnistriens qui viennent à Chişinău après le 28 juin 1940 sont investis du rôle de tuteurs auprès de leurs nouveaux collègues bessarabiens en raison de leur « expertise » dans le domaine du réalisme socialiste et de leur loyauté supposée impeccable à l'égard du pouvoir soviétique et du Parti communiste<sup>10</sup>. Comme les Bessarabiens, mais sans le libre arbitre de ceux-ci, les Transnistriens passent une sélection rigoureuse avant de venir à Chişinău. Les écrivains transnistriens qui viennent en 1940 à Chişinău sont les survivants (et en un sens, les gagnants) des « grandes purges » de 1937. Pas plus que les Bessarabiens, les Transnistriens ne sont pas très nombreux en 1940 : ils sont à peine une quinzaine de personnes. De même que les écrivains bessarabiens, ils ne forment pas un collectif homogène. Deux factions, qui recourent à peu près deux classes d'âge, les divisent. Bien que minoritaires par leur nombre, les « vieux » – Ion Canna et Leonid Cornfeld – sont de loin les figures les plus marquantes parmi les écrivains transnistriens. Leur « vieillesse » est bien sûr relative : I. Canna a 38 ans et L. Cornfeld n'a que 31 ans en 1940. Mais ils ont la réputation d'avoir bâti les fondements de la République soviétique moldave et I. Canna d'avoir participé à la Guerre civile. Les « grandes purges » n'épargnent pas seulement les plus jeunes<sup>11</sup> (soit les « promus ») mais les favorisent effectivement, puisque ce sont eux qui prennent en mains les affaires de l'UEM et de la revue *Octombrie* après l'« hémorragie

<sup>9</sup> D'après Nicolas Werth, « parler politique » est l'une des tâches auxquelles étaient soumis les nouveaux adhérents au Parti communiste. Nicolas Werth, *Être communiste sous Staline*, Gallimard/Juillard, Paris, 1981, p. 153. Cette expression anticipe la formule « speaking bolshevik » lancée par Stephen Kotkin dans *Magnetic Mountain. The Stalinism as a Civilization*, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1995, p. 198.

<sup>10</sup> La situation est analogue en ce sens dans d'autres républiques nouvellement incorporées. Ainsi, en Estonie, les intellectuels (et plus généralement les cadres) locaux, appelés « les révolutionnaires... », sont dominés et orientés par les « émigrés », voir Elena Zoubkova, « 'L'Affaire estonienne' dans le contexte de la soviétisation des pays baltes. 1949-1953 », *Communisme*, no. 70/71, 2002, p. 187.

<sup>11</sup> La plupart d'entre eux, comme Petrea Cruceniuc, naissent aux alentours de la Révolution russe de 1917.

des cadres » de 1937-1938. Moins doués en matière de capital culturel que les « aînés » et les écrivains bessarabiens, les « promus » l'emportent sur les premiers et les seconds par leur enthousiasme et énergie que leur « victoire » lors des « grandes purges » leur inspire. Un élément de la carrière des jeunes « promus » les met sur un pied d'égalité avec les « anciens » et les « nouveaux arrivants » bessarabiens. Bien qu'ils soient les favoris du Parti, ils ne sont pas communistes. Après la disgrâce collective des communistes en 1937, ces écrivains *komsomols* se présentent comme la relève dans laquelle le Parti doit recruter ses futurs adhérents. En effet, le travail soutenu et le courage qu'ils manifestent pendant la « Grande guerre patriotique » leur valent rapidement la carte de membre du Parti communiste.

« Jeunes » et « anciens », les écrivains transnistriens s'emploient à réaliser la directive du Parti à former et à guider les « nouveaux entrants » bessarabiens. En dépit de quelques raideurs que certains « tuteurés » manifestent en sourdine à l'égard des « tuteurs », la collaboration entre Transnistriens et Bessarabiens avance correctement et dans la bonne direction. La purge de juin 1941 déclenchée dans l'Union des écrivains, et dans la République entière, empêche la bonne marche de cette collaboration, réactualisant dans l'esprit des Transnistriens l'expérience assez récente des campagnes d'épuration qui les opposent aux Bessarabiens comme à l'égard d'ennemis potentiels.

## LA GUERRE : PÉRIODE FORMATRICE

Le commencement des hostilités le 22 juin 1941 sur le territoire soviétique interrompt brusquement l'activité des écrivains et suspend l'épuration démarrée quelques jours avant et qui promettait être d'ampleur. Pour les écrivains qui ne sont pas mobilisés ou évacués de manière organisée, la guerre impose une rupture avec leurs obligations de service et avec les rapports de subordination/domination dans lesquels ils étaient engagés jusqu'alors. Surtout la première année de la guerre vaut à la majorité des écrivains moldaves une période de vacance et d'errance, pendant laquelle ils fuient devant l'avancée de la ligne du front tout en exerçant des occupations provisoires. La deuxième partie de la guerre, qui commence pour les écrivains avec le transfert à Moscou après une année d'activité pour leur compte, est une période de forte mobilisation politique et s'avère, de ce fait, fondatrice de leur identité d'écrivain moldave soviétique. Aussi devient-elle une occasion exceptionnelle pour les écrivains évacués à Moscou de réagir promptement à l'appel lancé par le Parti et de faire montre de leurs aptitudes mobilisatrices.

En même temps, la « Grande Guerre patriotique » devient avec le rétablissement de la paix en 1945 un véritable mythe fondateur (plus important



même, dans le contexte de l'après-guerre, que la « Révolution d'Octobre »<sup>12</sup>), largement utilisé par la propagande soviétique pour remettre l'identité du « peuple soviétique » sur des bases symboliques renouvelées, pour justifier la « purge permanente » à l'intérieur du pays et pour relancer sa mission libératrice sur le plan international. Ce mythe fondateur s'inscrit dans l'imaginaire belliqueux, diffusé en abondance en Union soviétique, en particulier à partir du premier plan quinquennal (1928-1932), bien des années avant le commencement de la Seconde Guerre mondiale. La « Grande guerre patriotique » fournit des images mobilisatrices au discours de propagande soviétique quant à la « lutte » sur tous les « fronts » (idéologique, économique, culturel...) au nom d'idéaux et de victoires à reporter dans un avenir plus ou moins proche et contre les « ennemis » présumés qu'ils soient à l'extérieur (les gouvernements « bourgeois » et « impérialistes ») ou à l'intérieur, tels les « koulaks », les « trotskystes » et les « saboteurs » de toutes sortes<sup>13</sup>.

La Grande Guerre Mondiale laisse également des traces profondes dans le discours national produit et reproduit par les institutions soviétiques consacrées à l'éducation, à la culture et à la propagande dans la République Soviétique Socialiste Moldave de l'après-guerre jusqu'à la fin des années 1980 dans le but de construire et de consolider une identité moldave soviétique. Dans ce récit national officiel, les Roumains et la Roumanie sont représentés comme l'altérité par excellence, antipode absolu du « peuple moldave », libéré par l'Armée rouge soviétique du joug « roumain-fasciste »<sup>14</sup>. La Seconde Guerre mondiale approfondit ainsi l'antagonisme largement propagé dans la littérature et la propagande de la RASSM à travers la figure de l'« ennemi », qui fait rejouer le modèle de la « lutte des classes » (travailleurs moldaves *versus* « bourgeois » et « propriétaires » roumains). Cette différence obtient dans les décennies d'après-guerre (et, dans une moindre mesure, durant la période ultérieure) une dimension ethno-nationale nette ; le « peuple moldave » est représenté désormais comme une entité indépendante, en rupture avec tout ce qui relève de la nation roumaine.

<sup>12</sup> Voir à ce propos Sheila Fitzpatrick, « War and Society in Soviet Context: Soviet Labor before, during, and after World War II », *International Labor and Working-Class History*, no. 35, Spring 1989, p. 48 et Amir Weiner, *Making Sense of War. The Second World War and the Fate of Bolshevik Revolution*, Princeton University Press, Princeton/New Jersey, 2000, surtout pp. 7-39.

<sup>13</sup> Sur la rhétorique soviétique officielle de la guerre dans la période du Premier plan quinquennal (1928-1932) et plus tard voir Sheila Fitzpatrick, « War and Society...cit. », pp. 38-39.

<sup>14</sup> Le caractère antagonique de ces représentations des Roumains et de la Roumanie dans les créations littéraires et de propagande en Moldavie soviétique s'estompe à partir de 1953, alors que les relations culturelles de l'URSS (et donc de la Moldavie soviétique) avec la Roumanie se normalisent progressivement, avant de se refroidir à nouveau dans les années 1960. Voir Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres...cit.*, pp. 350-351.

### *La guerre comme capital symbolique*

Les écrivains transnistriens ressortent de la guerre avec un capital politique redoublé. La plupart d'entre eux ont participé aux combats en tant qu'officiers supérieurs et ont à leur actif plusieurs faits d'armes qui leur valent des médailles et l'obtention d'ordres militaires. L'écrivain Leonid Corneanu (Cornfeld), bien qu'il ne lutte pas au front, accroît son prestige politique en travaillant entre juillet 1941 et avril 1944 comme instructeur politique supérieur dans un camp du NKVD de prisonniers de guerre<sup>15</sup>. Cependant, l'activité que les écrivains transnistriens mènent pendant la guerre leur permet peu de se consacrer à leur occupation de base, la littérature. De plus, le milieu principalement russophone où ils sont plongés pendant la durée de la guerre n'est nullement de nature à améliorer leur familiarité avec la langue « moldave » littéraire, déjà assez atteinte avant de partir pour le front.

Écartés dans leur majorité de responsabilités militaires en raison de leur prétendue mauvaise préparation, les écrivains bessarabiens occupent dans leur évacuation à Moscou une double charge : pour compenser l'absence de leurs confrères transnistriens, ils assurent les rédactions du journal *Moldova socialistă* et du poste de radio moldave, en plus de fonctions supplémentaires en d'autres établissements culturels. Ils n'ont pas l'occasion de se manifester sur le champ de bataille mais il leur est réservée une activité moins périlleuse mais non moins nécessaire, celle de consigner les exploits de leurs compatriotes, y compris leurs collègues, dans des textes destinés à remonter le moral des combattants et des civils moldaves évacués. Ainsi, ils n'arrêtent de perfectionner leurs compétences littéraires, notamment en ce qui concerne le réalisme socialiste. De même, en tant que journalistes, ils apprennent à être prompts et disciplinés dans leur travail. Pendant que les écrivains transnistriens combattent au front, à Moscou les écrivains bessarabiens tissent un réseau de relations précieuses parmi les écrivains moscovites et les officialités moldaves, qu'ils côtoient lors des réunions plus ou moins officielles. Loin de s'en faire des protecteurs réels, ces connaissances se révèlent importantes quelques années plus tard dans les rapports de force et les négociations entre les deux groupes d'écrivains moldaves et entre ces derniers et le pouvoir.

---

<sup>15</sup> Cf. Leonid Corneanu, « Autobiographie », Les Archives de l'Union des écrivains moldaves (AUSM), fonds « Manuscrits », dossier 9430, pp. 12-13 et la « Lettre du 5 avril 1944 du secrétaire du CC du PCM, Soloviov et du Vice-président du Conseil des ministres de Moldavie, Koval', à l'intention du chef de la direction du NKVD de l'URSS dans l'affaire des prisonniers de guerre et des internés, le général-major cam[arade] Petrov », AUSM, f. « Manuscrits », d. 1138.

La guerre ne fait qu'approfondir la répartition des rôles – et la division du travail – entre les deux groupes d'écrivains, Bessarabiens et Transnistriens, au sein de l'Union des écrivains. Les Transnistriens grossissent encore plus leur capital politique, tandis que les Bessarabiens mettent à jour leurs aptitudes littéraires. L'expérience et le capital symbolique acquis par les écrivains d'origine transnistrienne dans la guerre les poussent davantage dans la carrière de fonctionnaires littéraires. En revanche, les Bessarabiens tirent profit du statut subordonné qui leur est imposé par rapport à leurs compagnons transnistriens et se spécialisent toujours plus en littérature. En même temps, les connaissances idéologiques et la proximité qu'ils ont acquises face aux représentants du pouvoir pendant l'évacuation les protège quelque peu contre d'éventuelles attaques de la part des écrivains transnistriens.

## **LA MOBILISATION DES ÉCRIVAINS EN TEMPS DE PAIX : LE JDANOVISME**

La mobilisation des écrivains moldaves à l'automne 1942 à Moscou sous l'égide de l'UEM, rassemblée après une année de suspension de son activité, les fait momentanément oublier les récentes animosités. La lutte côte à côte contre un ennemi réel, dans les tranchées ou dans les colonnes du journal, rend les écrivains moldaves – Transnistriens et Bessarabiens – plus solidaires, voire plus amicaux<sup>16</sup>. La fin de la guerre dégèle les conflits d'intérêt non encore résolus entre les factions qui divisaient l'Union des écrivains entre juin 1940 et juin 1941. La situation n'est pourtant pas la même en 1945 qu'en 1941. Quatre ans après le début de la guerre, les écrivains moldaves se retrouvent mûris et fortifiés. Munis d'une expérience formatrice à la rédaction du journal moldave en évacuation, à la radio et à d'autres moyens de communication et de propagande, les écrivains d'origine bessarabienne acceptent moins volontiers qu'en 1940 la suprématie des écrivains transnistriens. Nantis de la carte du Parti ou, pour certains d'entre eux, de grades militaires, les Transnistriens, eux, ne sont pas prêts à renoncer à leur supériorité sur leurs confrères bessarabiens.

Sitôt la paix retrouvée, le Parti entend reprendre le contrôle de l'institution des écrivains et la mobiliser pour la reconstruction du pays. Dans le cadre d'une campagne de mise au pas de l'intelligentsia créatrice et en même

---

<sup>16</sup> Cette sensation se dégage, entre autres documents, du discours de Ion D. Ciobanu adressé aux écrivains moldaves réunis le 15 octobre à Moscou. Ion D. Ciobanu, « Les tâches de la littérature moldave pendant la Grande guerre patriotique », AUSM, f. « Manuscrits », d. 5119.

temps des territoires annexés en 1940 et récupérés en 1944<sup>17</sup>, la direction du Parti de la République moldave s'implique avec force dans la gestion de l'activité des écrivains. En Moldavie, comme dans d'autres républiques soviétiques, le jdanovisme ressuscite des tensions souterraines entre les groupes opposés d'écrivains, avec pour principal enjeu la direction de l'Union des écrivains et, secondairement, la légitimation de certaines valeurs symboliques comme la langue littéraire ou le patrimoine culturel. Le Comité central du Parti communiste de Moldavie n'est pas seulement l'organe de décision de cette campagne mais il devient peu à peu un allié influent et parfois une ressource précieuse pour les forces impliquées dans le conflit. Mais le pouvoir local n'est pas le seul ressort (ni le plus décisif) dans l'évolution des rapports de forces au sein de l'UEM. En certaines situations extraordinaires, la direction de l'Union des écrivains soviétiques de Moscou ou même le Kremlin influencent le cours des tensions et des négociations entre les écrivains et le pouvoir de la République moldave et entre les écrivains moldaves eux-mêmes. L'analyse des rapports entre les écrivains pendant cette période de forte hétéronomie qu'est le jdanovisme confirme une fois de plus le principe de l'autonomie relative qui régit à sa base tout milieu culturel. Ainsi, des valeurs intrinsèques à ce milieu comme la langue littéraire, le patrimoine littéraire et enfin la compétence littéraire sont plus que des enjeux de luttes symboliques, menées avec le concours de forces et de moyens extérieurs. Elles sont également des capitaux et des ressources incontournables sur ce champ de bataille.

La campagne démarrée en août 1946 sur l'initiative de Staline avec le célèbre rapport d'Andrei Jdanov, secrétaire du Comité central du PCUS, sur les revues *Zvezda* et *Leningrad*, vise à imposer dans l'Union des écrivains soviétiques et dans les autres Unions de création de Moscou et de Leningrad, puis dans les républiques soviétiques, une discipline calquée sur la hiérarchie du Parti. Le jdanovisme est analogue à d'autres entreprises de rappel à l'ordre auxquelles les Unions des écrivains de Moscou et de Leningrad ont été soumises en 1940 et pendant la guerre, à l'occasion de prétendues erreurs politiques commises par certains écrivains ou revues littéraires. Dans ce sens, le jdanovisme n'a presque rien de singulier. La célébrité de la campagne jdanovienne est due à la diffusion dont elle bénéficie dans tout le pays par tous les moyens de communication et ce, à l'exception de brèves périodes de répit, pendant plusieurs années de suite jusqu'à la fin des années 1940.

La violence extrême des prises de parole officielles dans cette campagne, à commencer par le rapport de Jdanov, rappelle fortement les secousses dont les Unions des écrivains soviétiques faisaient périodiquement l'objet dans les années 1930. Le rappel à l'ordre des écrivains et des artistes de

---

<sup>17</sup> La double finalité de la campagne jdanovienne – culturelle et nationale – est révélée par Nicolas Werth, entre autres ouvrages, dans *Histoire de l'Union soviétique de Lénine à Staline, 1917-1953*, PUF, Paris, 1995.

l'après-guerre a ceci de particulier, par rapport aux autres campagnes du même type des années 1930, que, malgré sa violence verbale, il ne culmine pas avec la purge généralisée des institutions culturelles. Pourquoi alors le jdanovisme a-t-il laissé des traces aussi profondes dans la mémoire des intellectuels soviétiques de l'époque ? La réponse est à la surface des archives qui témoignent de ces événements pourtant fort troubles. S'il n'y a pas eu de purges, à part quelques cas assez singuliers, tous les écrivains actifs de l'époque s'y attendaient et se comportaient comme si elles étaient imminentes, voire inéluctables. En Moldavie soviétique (et avec une intensité variable dans d'autres républiques soviétiques) la campagne jdanovienne se déroule de façon d'autant plus explosive qu'elle est lancée à une époque où la hiérarchie du pouvoir et des valeurs symboliques est encore loin d'être établie. Elle pousse ainsi au paroxysme des débats déjà très vifs entre deux groupes d'écrivains qui se disputent pouvoir et reconnaissance : les Transnistriens et les Bessarabiens<sup>18</sup>.

### *Le jdanovisme : de l'épicentre à la périphérie*

On se demande : jusqu'où le jdanovisme moldave est-il semblable aux autres campagnes du même type déployées à Moscou et dans d'autres républiques soviétiques et en quoi est-il spécifique ? La situation dans les Unions des écrivains républicaines est régulièrement discutée pendant les années 1940 dans les réunions du Secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques de Moscou. L'Agitprop et le CC du PCUS reçoivent quotidiennement des paquets de correspondances de la part de divers écrivains et personnes publiques des républiques fédérées qui informent les forums supérieurs de l'URSS ou les dirigeants du Kremlin sur la situation – d'habitude mauvaise – dans leur organisation littéraire et demandent aux destinataires d'intervenir de diverses manières (souvent suggérées par les expéditeurs) pour l'améliorer. La plupart de ces courriers reçoivent une réponse et même une réaction concrète : une requête à l'attention du Comité central du Parti communiste local prié d'intervenir pour redresser la situation dans l'organisation locale des écrivains ou, si l'affaire est jugée trop grave, à déléguer sur place une commission pour l'enquêter. Ces lettres, rapports, démarches, sténogrammes, etc., dont les fonds des anciennes archives du CC du PCUS et les Archives de la littérature et des arts de Moscou conservent des dizaines de dossiers<sup>19</sup>, rendent compte de l'état des faits dans les diverses

<sup>18</sup> Pour plus de détails à ce sujet, voir Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres...*cit., pp. 227-261.

<sup>19</sup> Voir, entre autres dossiers, « Notes, lettres, réclamations, notes informatives de la part des Soviets et des organes du Parti des républiques, de la direction de l'Union des écrivains soviétiques avec les conclusions du secteur de la littérature artistique sur les questions de l'activité des écrivains des républiques fédérées du CC du PC(b)US, de janvier 1949 à mars 1953 », Les Archives Russes d'État d'Histoire Sociale et Politique (RGASPI), fonds 17, inventaire 132, dossier 228 (désormais : f. 17, inv. 132, d. 228) ou « Notes et comptes

Unions des écrivains nationales pendant la campagne jdanovienne. Le premier constat que l'on peut faire à l'examen de ces archives est l'extraordinaire ressemblance entre les événements se déroulant simultanément dans les Unions des écrivains des républiques soviétiques les plus éloignées. Partout il y a rivalité entre deux groupes concurrents avec conflits, délations et rivalités déloyales ; partout la même chasse aux « nationalistes bourgeois » qui aboutit à la réorganisation de la direction de l'Union ; partout des tensions autour des problèmes de la langue et du patrimoine littéraire classique ; les mêmes interventions arbitraires et partiales du CC du Parti dans l'activité de l'organisation littéraire ; enfin, dans toutes les Unions des écrivains, les « nationalistes », menacés d'épuration, font un dernier recours auprès des instances supérieures de Moscou : la direction centrale de l'Union des écrivains et le CC du PCUS.

La situation de l'UEM est très proche de celle des Unions des écrivains des républiques soviétiques occidentales dont les territoires furent annexés en 1940 et récupérés en 1944, notamment l'Ukraine occidentale, la Biélorussie occidentale, la République carélienne et les républiques baltes ; le pouvoir central se confronte à des problèmes similaires pour re-soviétiser ces territoires. Ainsi, la formation de deux groupes opposés, les « anciens » et les « nouveaux », qui se partagent reconnaissance et pouvoir d'influence auprès des dirigeants locaux du Parti, caractérise surtout les institutions littéraires des républiques occidentales. En même temps, l'appartenance de la population moldave à l'espace linguistique et culturel roumain, communauté non reconnue par le pouvoir soviétique par crainte d'irrédentisme, rapproche la Moldavie soviétique des républiques soviétiques iranophones et turcophones de l'Asie centrale et du Caucase. La situation culturelle de la Moldavie est donc traitée à Moscou tantôt dans le contexte des républiques occidentales, tantôt dans le cadre du modèle des républiques orientales, dont la République moldave est estimée proche par d'autres paramètres socioculturels, à savoir le faible niveau d'alphabétisation et d'urbanisation de sa population.

La spécificité du jdanovisme moldave réside justement dans le croisement quelque peu impropre des modèles de soviétisation – « occidental » et « oriental » – appliqués conjointement à la Moldavie après 1944<sup>20</sup>. De plus,

---

rendus de la part de la section et du secteur de la littérature artistique sur les lettres, rapports, déclarations des Comités centraux du PC des républiques, de l'UES, de l'Union des écrivains (UE) d'Ukraine, sur les défauts de l'activité de l'UE de Lituanie, d'Estonie et de Lettonie, sur les mesures d'aide à l'UE de Moldavie et d'Estonie, sur certaines erreurs dans l'attitude à l'égard de l'héritage classique de la littérature tadjik [...], de janvier 1950 à mars 1950 », RGASPI, f. 17, inv. 132, d. 409. Voir également les protocoles des réunions du Secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques à Moscou consacrées aux « questions des Unions des écrivains des républiques » pour la période de 1945 à 1953, Archives russes d'État de la littérature et de l'art (RGALI), f. 631, inv. 15, d. 692, 736, 775, 900, 985, 1026, 1036.

<sup>20</sup> Le modèle « occidental » de soviétisation, appliqué dans les républiques soviétiques occidentales, surtout dans les républiques baltes, mais aussi, dans une moindre mesure, en

les tensions entre les deux groupes concurrents sont plus aiguës dans l'UEM que dans d'autres Unions des écrivains à cause de l'existence de la RASSM avant 1940, cette structure du pouvoir qui préexiste à l'annexion de la Bessarabie, et des différences sociales, politiques, culturelles et d'autorité plus accentuées entre les deux fractions qui en découlent.

## LES PRÉMISSSES ENDOGÈNES ET EXOGÈNES DE LA DÉSTALINISATION

L'autonomisation relative et partielle de l'Union des écrivains moldaves par rapport au pouvoir politique apparaît à l'analyse, dès lors que l'on croise le politique et le littéraire, en restant attentif aux effets de trouble que l'arrivée de nouveaux entrants provoque sur les clivages existants. Quand les uns mettent en avant des arguments politiques pour faire avancer leurs avantages, leurs adversaires, en dépit d'une forte pression politique, répliquent par une rhétorique fondée sur les valeurs de la littérature que sont la compétence, le style ou le respect du patrimoine littéraire. Dans les deux cas, c'est la définition légitime de l'écrivain et de son statut qui fait l'objet de la dispute, et qui concerne plus largement et inséparablement la conquête de la direction de l'UEM.

---

Ukraine de l'ouest et en Bessarabie (RSSM), était considéré comme plus flexible et plus ouvert à mettre en valeur l'implication des spécialistes locaux, au moins jusqu'en 1947, année où, en Estonie et dans d'autres républiques occidentales, une campagne de stigmatisation est lancée contre le soi-disant « nationalisme local ». À partir de 1953, on remarque un affaiblissement du contrôle politique exercé par Moscou sur les administrations des républiques occidentales. Voir : Elena Zoubkova « 'L'Affaire estonienne'...cit. », pp. 181-198; voir aussi Tõnu Tannberg, *Politika Moskvy v Respublikakh Baltii v poslevoennye gody (1944-1956). Issledovaniia i dokumenty*, ROSSPEN, Moscou, 2010, surtout pp. 11-63, où l'auteur fait aussi référence à la situation du processus de soviétisation en RSSM dans la même période ; Olaf Mertelsmann (éd.), *The Sovietization of the Baltic States: 1940-1956*, Kleio ajalookirjanduse sihtasutus, Tartu, 2003. Le modèle « oriental », en revanche, montre un caractère plus volontariste, axé spécialement sur la formation de spécialistes et d'ouvriers d'origine autochtone, peu nombreux dans cette région, dont le manque est compensé également par l'invitation et l'installation des « cadres » originaires des centres industriels de Russie et d'Ukraine de l'Est. Sur ce modèle de soviétisation et sur les différences par rapport au modèle « occidental », voir, entre autres : Terry Martin, *The Affirmative Action Empire...cit.*, pp. 23-25 et pp. 127-177; Olivier Roy, *La nouvelle Asie centrale...cit.* ; Adeb Khalid, « Backwardness and the Quest for Civilization: Early Soviet Central Asia in Comparative Perspective », *Slavic Review*, vol. 65, no. 3, 2006, p. 596. Sur le processus de soviétisation en RSSM, voir Charles King, *Moldovenii...cit.*, pp. 91-123 ; Igor Cașu, *Politica națională în Moldova sovietică (1944-1989)*, Cartdidact, Chișinău, 2000; Valeriu Pasat, *RSS Moldovenească în epoca stalinistă (1940-1953)*, Ed. Cartier, Chișinău, 2011.

Pendant toute la période considérée, Chişinău et Moscou n'ont cessé d'intervenir dans les affaires de l'UEM, selon une intensité variable. Ces ingérences proviennent de différents échelons politiques, et sont adaptées à la nature des litiges. Par exemple, l'URSS exerce une pression sans merci durant la campagne dite jdanovienne, quand la République de Moldavie assure, elle, son contrôle politique sur l'UEM en soutenant de façon quasi exclusive le camp transnistrien, représentant le pôle hétéronome de cette institution. En revanche, la direction de l'Union des écrivains soviétiques de Moscou, avec le soutien tacite du Kremlin, interviennent après 1948 dans les conflits suscités en Moldavie par le jdanovisme plutôt en faveur des écrivains bessarabiens, représentant le pôle autonome. Chişinău et Moscou vont ainsi servir de référent et de ressources dans le jeu de concurrence entre adversaires moldaves, pour se ménager des alliés, consolider leur position, et s'affirmer face au groupe opposé. Or, le pouvoir d'influence de la direction de l'Union des écrivains de Moscou, qui comprend des écrivains d'origine bessarabienne, s'avère plus puissant que celui de la direction du PC de Moldavie. Ce déséquilibre des rapports de forces entre groupes adverses au profit des écrivains bessarabiens joue ainsi en faveur d'une affirmation plus grande vers l'autonomisation littéraire au sein de l'UEM.

Jusqu'au début des années 1950, la direction de l'Union des écrivains soviétiques exerce, à travers la Commission des littératures nationales, une autorité indéniable sur l'administration des Unions des écrivains dans les républiques satellites, dupliquant le modèle fortement centralisé du système administratif soviétique. Les prérogatives de l'Union des écrivains (UE) de Moscou s'étendent même sur le pouvoir de décision du Comité central du PCM, dans le règlement de certaines affaires littéraires moldaves. Située au centre de la campagne jdanovienne, l'UE centrale joue également un rôle régulateur dans l'administration des Unions des écrivains locales, pour prévenir tout cas de dérapage et d'abus de pouvoir. Invités par certains écrivains moldaves d'origine bessarabienne, et notamment E. Bucov, à intervenir dans l'UEM, les représentants de l'UE de Moscou contribuent alors à équilibrer relativement les rapports de force entre écrivains moldaves. De même, des émissaires moscovites tentent de déplacer ces conflits sur le terrain proprement littéraire.

La campagne de disqualification menée par les écrivains transnistriens, avec la complicité du CC du PCM, contre les écrivains bessarabiens, dont certains sont d'origine juive, atteint son paroxysme fin septembre 1948. Après une enquête entreprise à la hâte, sous les auspices du CC du PCM, contre plusieurs écrivains bessarabiens suspectés d'opposition au régime soviétique, les écrivains Ion D. Ciobanu et Ion Canna, membres de la commission d'enquête, publient dans l'édition russophone du journal moldave du Parti *Sovetskaia Moldavia* un article intitulé de manière suggestive « Déracinons jusqu'au bout le nationalisme bourgeois dans la création des écrivains



moldaves ». Par la violence des termes, l'article dépasse toutes les autres critiques publiées auparavant et prenant pour cible les écrivains bessarabiens<sup>21</sup>. Les auteurs de l'article ne se bornent pas à discréditer des membres de l'UEM, mais également des personnes représentant une autorité plus que littéraire : Andrei Lupan, président de l'UEM, et député du Soviet suprême de RSSM ; E. Bucov, rédacteur en chef d'un journal pour écoliers, député du Soviet suprême de l'URSS et vice-président du Soviet des Ministres de la RSSM ; Bogdan Istru, communiste, chef de la commission des affaires artistiques auprès du Soviet des Ministres de la RSSM, et enfin Leonid Corneanu, écrivain communiste de longue date, secrétaire de l'UEM et conseiller régulier au CC du PCM pour les questions de littérature et d'arts. La publication de l'article dans le principal journal moldave du Parti lui assure une diffusion dans toute la République, et lui confère le mandat de porte-parole du Parti. L'objectif visé par cet article est clairement exprimé dans les réunions de l'organisation du Parti de l'UEM<sup>22</sup> qui l'ont précédé : réorganiser la direction de l'Union des écrivains et « instituer une direction pleinement bolchevique »<sup>23</sup>. Objectif non sans risques, en raison du statut des personnes incriminées, mais qui a l'assurance du soutien du Comité central du PC moldave.

À la différence d'autres écrivains bessarabiens, dépourvus de toute forme de légitimité extralittéraire, les écrivains susmentionnés disposent d'une autorité suffisante pour riposter aux auteurs de la critique, fussent-ils membres d'une commission du CC du Parti Communiste Moldave (PCM). Conscient de la connivence qui lie les auteurs de l'article aux chefs du CC du PCM, E. Bucov s'adresse alors directement à l'Agitprop de Moscou et au secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques<sup>24</sup>. Aussitôt, Boris Gorbatov, secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques de Moscou, Iogann Altman, chef de la « commission moldave » de l'UE de Moscou, et un fonctionnaire du Comité central du PCUS se rendent à Chişinău. À leur arrivée, ils sont accueillis dans une atmosphère de « chamaillerie malsaine, avec calomnies, délations, lettres anonymes... », que d'autres émissaires moscovites avaient aussi auparavant ressentie. « J'ai eu l'impression d'avoir été jeté quelques années en arrière », dira Gorbatov de

<sup>21</sup> I.D. Ciobanu, I. Canna, E. Egorov, « Déracinons jusqu'au bout le nationalisme bourgeois dans la création des écrivains moldaves » (trad. du russe), *Sovetskaia Moldavia*, le 25.09.1948, p. 2.

<sup>22</sup> L'organisation du Parti communiste dans le cadre de l'UEM (composée par des écrivains membres du PCUS, exclusivement d'origine transnistrienne) est investie par le CC du PCM, surtout à la fin des années 1940, à qui revient de contrôler la « bonne marche » de la direction de l'UEM.

<sup>23</sup> Des appels de ce type sont prononcés dans le cadre de la réunion à huis clos de l'organisation du Parti de l'UEM du 07.08.1948, AUSM, f. « M-ts », d. 2975.

<sup>24</sup> « Note de Ilichev, Maslin, chefs de l'Agitprop du CC du PCUS, à l'intention de G.V. Malenkov, secrétaire du CC du PCUS », RGASPI, f. 17, inv. 125, d. 498, p. 59.

retour à Moscou, faisant allusion à la période des purges de 1937-1938<sup>25</sup>. Dans un discours au CC du PC moldave, B. Gorbatov accuse les auteurs de l'article de *Sovetskaia Moldavia* de calomnie, et leur recommande de travailler davantage pour élever leur niveau littéraire, somme toute réduit, plutôt que de nouer des intrigues indignes de leur statut de communiste. Pour tenter de rapprocher les écrivains moldaves et de leur insuffler un idéal, Gorbatov leur propose alors de s'adonner à la « grande » littérature. Ainsi, la tentative à l'automne 1948 des écrivains transnistriens pour disqualifier les écrivains bessarabiens les plus influents et pour renverser la direction de l'UEM à leur profit est un échec et aboutit à leur propre disqualification morale et politique.

Deux ans après, en mai 1950, un groupe d'écrivains d'origine transnistrienne fait publier dans le journal central du Parti, *Izvestia*, un article très critique à l'adresse du comportement « tyrannique » d'E. Bucov au sein du collège de rédaction de la revue de l'UEM *Octombrie*, dont il est membre. Comme en automne 1948, Bucov s'adresse d'abord au CC du PCM, puis se rend à Moscou pour demander une audience à Mikhaïl Souslov, secrétaire du CC du PCUS, à qui il adresse une lettre explicative concernant l'article, accompagnée d'un dossier de documents destinés à prouver le « harcèlement » constant auquel il serait soumis de la part de certains écrivains transnistriens, depuis la fin de la guerre. L'examen du dossier soumis à l'Agitprop et au CC du PCUS coïncide avec une crise généralisée des instances du pouvoir de la République moldave, qui débouche sur la nomination au poste du secrétaire du CC du PCM d'un « homme de Moscou », Léonid I. Brejnev. Une note de la part du CC du PCUS enjoint la nouvelle direction du CC du PCM d'examiner scrupuleusement la situation dans l'UEM, et de trouver des solutions viables aux problèmes de la langue et du patrimoine littéraire. Dépassé par la tâche, Brejnev demande à M. Souslov d'envoyer en Moldavie un groupe d'écrivains moscovites pour aider à remettre de l'ordre dans le collectif des écrivains moldaves<sup>26</sup>, et le secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques met au point un plan rigoureux de supervision et d'assistance de l'UEM<sup>27</sup>. En novembre 1950, deux écrivains russes font un séjour d'un mois en Moldavie. Ils donnent des conférences sur le réalisme socialiste aux écrivains moldaves et participent aux réunions de l'UEM. L'assistance proposée par le secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques à l'UEM prend la forme d'un vaste programme de vérification et d'appréciation des œuvres littéraires, de traduction et de

---

<sup>25</sup> « Sténogramme de la réunion du secrétariat de l'Union des écrivains soviétiques (Moscou) », du 01.12.1948, RGALI, f. 631, inv. 15, d. 900, pp. 28-43.

<sup>26</sup> « Requête de L.I. Brejnev, premier secrétaire du CC du PCM, à l'intention de M. Suslov, secrétaire CC PCUS », le 31.10.1950, RGASPI, f. 17, inv. 132, d. 409, p. 232.

<sup>27</sup> « Rapport de Tvardovski, A., secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques, à l'intention de V. Kruzhkov, chef de l'Agitprop du CC du PCUS », novembre 1950, RGASPI, f. 17, inv. 132, d. 409, pp. 233-434.

publication des meilleures d'entre elles dans les maisons d'édition de Moscou. À partir de la fin 1950, le tutorat de l'UEM par l'Union des écrivains centrale a pour effet le relâchement partiel du contrôle et des pressions des organes locaux du pouvoir sur l'activité des écrivains moldaves et, par conséquent, l'émancipation relative de la littérature à l'égard du pouvoir politique.

À la même période, en juin 1950, Staline en personne contribue à l'affaiblissement du camp des gens de lettres d'origine transnistrienne, en prenant position dans un « débat » qui faisait rage dans les colonnes de la *Pravda*. La polémique oppose les adeptes de Nikolaï I. Marr, linguiste officiel de l'époque stalinienne, sorte de Mitchourine en linguistique, à de virulents adversaires. Dans un exposé sur la question du marxisme en linguistique, Staline démolit un à un tous les postulats de la théorie « marriste », avant de s'en prendre directement à son promoteur et à ses zéloteurs<sup>28</sup>. Ce faisant, il discrédite les dirigeants de la filiale moldave de l'Académie des sciences, d'origine transnistrienne et les adeptes invétérés de la théorie de Marr. Cette intervention contribue au changement des rapports de force entre bessarabiens et transnistriens, en faveur des premiers, et pose les bases d'une réforme progressive de la langue « moldave », par un rapprochement avec le roumain littéraire.

Joseph Staline n'est pas le seul haut dirigeant soviétique dont l'implication dans le domaine culturel conduit à un rééquilibrage des forces au sein de l'UEM. Ainsi, la prise de position de Georgii Malenkov, secrétaire du CC du PCUS, entérine le glissement de sens donné au « formalisme », favorisant la tendance « réformatrice » au sein de l'UEM. Durant la campagne jdanovienne, et notamment dans l'affaire de l'opéra de Muradeli<sup>29</sup>, l'accusation de « formalisme » est associée aux influences artistiques occidentales de l'« art pour l'art ». En revanche, dans la réunion des écrivains en mars 1950, le « formalisme », accolé au mot « rhétorisme », au sens de style déclamatoire, désigne la tendance de certains poètes à privilégier les formes figées à la

<sup>28</sup> Joseph Staline, « Sur le marxisme en linguistique », *Moldova socialistă*, le 21.06.1950, pp. 2-3.

<sup>29</sup> Le 10 février 1948, le CC du PCUS émet une résolution « sur l'opéra *La Grande amitié* de V. Muradeli », qui secoue les milieux artistiques de Moscou et des républiques connexes. L'opéra du compositeur géorgien Muradeli, qui avait pourtant reçu l'aval du Comité pour les affaires artistiques du Soviet des Ministres de l'URSS devait être représenté dans 20 théâtres de l'Union soviétique, y compris au Bolchoï à Moscou. Il est interdit après que Staline l'ait vu. L'auteur est accusé à la fois de « formalisme », de « prosternement devant la culture occidentale », de falsification de l'histoire et, enfin, de nationalisme. Voir le « Projet de la note de la direction de l'Agitprop du CC du PCUS à l'attention du secrétaire du CC du PCUS A.A. Jdanov sur l'interdiction de la représentation de l'opéra de V.I. Muradeli 'La Grande amitié' », janvier 1948, doc. publié dans *Vlast' i khudozhestvennaia intelligentsia. Dokumenty CK RKP(b) – VKP(b), VChK – OGPU – NKVD o kul'turnoi politike. 1917-1953 gg.*, Éd. « Demokratia », Moscou, 2002, p. 627 ; Cf. la Résolution du Politburo du CC du PCUS « Sur l'opéra 'La Grande amitié' de V. Muradeli », le 10.02.1948, *Ibidem*, p. 630.

richesse du sens poétique. Dans son discours au XIX<sup>e</sup> Congrès du PCUS d'octobre 1952, G. Malenkov ratifie cette inversion de sens du « formalisme » en l'associant à la théorie de la « non conflictualité »<sup>30</sup> contre laquelle le dirigeant du Parti entame une véritable croisade :

« Notre littérature et notre art soviétiques doivent montrer résolument les contradictions et les conflits de la vie, doivent savoir utiliser l'arme de la critique comme un des moyens les plus efficaces d'éducation »<sup>31</sup>.

Le propos de Malenkov devient le mot d'ordre de lutte contre les formules littéraires stéréotypées de la fin des années 1940 : la prose idyllique et la poésie « déclarative ». Le nouveau précepte, élaboré par la « routinisation » de l'orthodoxie réaliste-socialiste, jette les bases pour la littérature du « dégel », plus ancrée dans la réalité de la société soviétique, plus ouverte à ses problèmes et questionnements. Au I<sup>er</sup> Congrès de l'UEM, en août 1954, A. Lupan, président de l'UEM, appelle pour sa part les écrivains moldaves à être plus attentifs aux transformations à l'œuvre dans la société moldave, à déceler les difficultés réelles auxquelles elle est confrontée dans sa voie vers le communisme, et recommande avec insistance de ne pas prendre les lecteurs pour des enfants<sup>32</sup>.

Remettre de l'ordre en discréditant un camp s'avère certes efficace, mais dans cette guerre d'écrivains<sup>33</sup>, plus efficace encore est d'être consacré, et de l'être à Moscou. Tout prix littéraire obtenu dans la capitale de l'Union soviétique confère, en effet, aux lauréats un surplus d'autorité symbolique, voire politique. Aucun écrivain moldave n'est distingué par le prix Staline, jusqu'en 1952, dernière année de son attribution. Mais le seul fait d'être proposé au concours peut constituer un capital en soi. Bucov, lauréat en 1947 du prix des éditions *Detgiz* pour la meilleure œuvre littéraire pour enfants, et nommé en 1949 au prix Staline, joue cette carte dans les règlements de compte avec les transnistriens. Pour un écrivain moldave, la seule publication d'un livre à Moscou est un gage de légitimité, et rares sont ceux qui parviennent à publier à Moscou, en raison de la pauvreté littéraire moldave de cette période. Avant 1950, E. Bucov et Ihil Sraibman, sont les seuls écrivains moldaves à publier à Moscou. Cet accès très marginal aux éditions moscovites a pour pendant, après

<sup>30</sup> Selon Malenkov, la théorie de la « non conflictualité » est entrée dans la littérature soviétique par la conception fautive selon laquelle la société soviétique n'aurait plus de classes et donc de conflits de classes. Inspirés par cette théorie, les écrivains auraient tendance à faire le « polissage de la réalité », en lui donnant une image faussement optimiste.

<sup>31</sup> Georgii Malenkov « Rapport sur l'activité du CC du PCUS pour le XIX<sup>e</sup> Congrès du PCUS », Chişinău, 1952, cité par Vasile Coroban, « Sur le problème du 'typique' dans la prose soviétique moldave », *Octombrie*, janvier-février 1953, p. 89.

<sup>32</sup> Andrei Lupan, « L'état de la littérature soviétique moldave et les problèmes de son développement » (texte de son rapport au Congrès de l'UEM), *Octombrie*, septembre-octobre 1954, pp. 64-85.

<sup>33</sup> Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, Paris, 1999.

1948, une forte baisse des traductions de la littérature moldave en russe<sup>34</sup>, et partant, en d'autres langues étrangères<sup>35</sup>.

À partir de 1951, et surtout de 1955, à mesure que les rapports entre l'UEM et l'Union des écrivains de Moscou s'intensifient et que la littérature moldave gagne en reconnaissance mais aussi en nombre d'ouvrages, les éditions centrales accueillent progressivement des auteurs moldaves<sup>36</sup>. Banalisée, l'édition d'un ouvrage littéraire à Moscou cesse d'être utilisée comme une ressource dans les luttes intestines au sein de l'UEM, même si chacun en attend des récompenses symboliques et matérielles. À partir de la seconde moitié des années 1950, les écrivains des républiques satellites profitent de la période de leurs études aux cours supérieurs de l'Institut de littérature « Maxime Gorki » à Moscou, pour nouer des relations leur permettant de se faire un nom dans « le très convoité Olympe de langue russe »<sup>37</sup>. Il s'agit alors de s'assurer l'entrée, à travers les éditions moscovites, dans le réseau des traductions littéraires contrôlées par les partis communistes étrangers, cette « Internationale » des écrivains réalistes socialistes<sup>38</sup>, véritable tremplin pour pouvoir se faire éditer dans les pays « frères ». Reste qu'il faut trouver un bon traducteur. Selon une pratique généralisée en Union soviétique, les « traducteurs » littéraires en russe ne connaissent pas la langue-source. Leur travail consiste donc à donner une forme littéraire à des traductions *ad-litteram*, appelées *podstrochniki*<sup>39</sup>. Certains écrivains moldaves, tel Liviu Deleanu, sont mécontents de la traduction de leurs

<sup>34</sup> Entre 1948 et 1953, 71% de l'ensemble des publications (dont une large majorité de la « grande prose » et la quasi-totalité de la critique) dans les éditions centrales « L'écrivain soviétique » sont signées par des auteurs russes. Antoine Baudin, Leonid Heller, « La question russe et la littérature à l'époque du jdanovisme », dans Michel Niqueux (éd.), *La question russe : essais sur le nationalisme russe*, Centre de recherche sur l'évolution de l'URSS de l'Université de Caen, Éd. Universitaires, Paris, 1992, p. 139.

<sup>35</sup> Le flux des traductions de littérature soviétique amorce une chute vertigineuse dès 1948 pour ne remonter timidement qu'à partir de 1954. Voir Ioana Popa, « Le réalisme socialiste, un produit d'exportation politico-littéraire », *Sociétés et représentations*, no. 15, 2003, p. 275.

<sup>36</sup> Entre 1950 et 1955, les éditions centrales publient la traduction de 11 volumes signés par des auteurs moldaves. Ce chiffre, considéré par le président de l'UEM comme insatisfaisant, est pourtant supérieur au taux d'édition de 4 ouvrages édités à Moscou pendant le quinquennat précédent. « Lettre de A. Lupan (prés. UEM) et L. Barschii (secrétaire UEM) à l'attention de K. Iliashchenko (secrétaire du CC du PCM) », le 17.09.1955, Archives des associations socio-politiques de Moldavie (AOSPRM), f. 51, inv. 14, d. 210, pp. 63-66.

<sup>37</sup> Selon l'expression de l'écrivaine Ariadna Salari pour désigner le réseau des institutions de diffusion et de consécration littéraire de Moscou. Entretien avec A. Salari du 25.08.2003.

<sup>38</sup> Selon l'expression de Ioana Popa dans « Le réalisme socialiste...cit. », p. 265.

<sup>39</sup> Voir, sur la traduction littéraire en URSS, Maurice Friedberg, *Literary Translation in Russia. A Cultural History*, The Pennsylvania State University Press, Pennsylvania, 1997. Sur la traduction littéraire à partir de traductions mot-à-mot en Russie et en URSS, voir Svetlana M. Alhasova, « Dostupnost' 'natsional'nogo kolorita' dlia perevodchika remeslennika », *Filologicheskie nauki. Voprosy teorii i praktiki*, no. 11(53), III<sup>e</sup> partie, 2015. pp. 24-28.

œuvres en russe. Pour d'autres auteurs moins prétentieux, la traduction russe n'est pas une « trahison » mais, au contraire, une possibilité d'améliorer leur manuscrit. Certains traducteurs russes se laissent quelquefois emporter dans leur travail jusqu'à corriger le style original ou même ajouter des fragments entiers provenant d'autres œuvres, comme dans l'affaire devenue tristement célèbre de la collaboration Canna-Garin et du scandale de plagiat dont fait l'objet le roman de Canna<sup>40</sup>. La traduction devient ainsi un véritable marché : en plus des honoraires stipulés dans le contrat, les traducteurs bénéficient parfois de pots-de-vin plus ou moins élevés<sup>41</sup>. Pour éviter la création de relations clientélistes entre écrivains moldaves et responsables des éditions moscovites, le président de l'UEM demande, en 1955, la constitution d'un jury à Chişinău, capable de sélectionner les œuvres selon leur juste valeur, pour être publiées à Moscou<sup>42</sup>. Le II<sup>e</sup> Congrès des écrivains soviétiques de 1954 proclame, en effet, qu'il n'y a pas de concessions à faire aux littératures nationales en raison de leur jeunesse; elles doivent désormais être reconnues selon leurs valeurs propres<sup>43</sup>.

Dans la seconde moitié des années 1950, la littérature moldave est considérée comme suffisamment « mûre » et « originale » pour être présentée dans la capitale de l'URSS<sup>44</sup>. Planifiée pour 1956, la décade de la littérature et des arts moldaves à Moscou est reportée, d'une année l'autre, jusqu'en 1959. Pour plusieurs écrivains moldaves, cette première décade constitue une opportunité exceptionnelle pour à la fois échapper à l'enfermement provincial et faire reconnaître leurs œuvres par-delà le contrôle jugé trop strict de l'Agitprop local<sup>45</sup>. On le voit, Moscou apaise, Moscou consacre.

## AU LIEU DE CONCLURE : QUEL MODÈLE DE SOVIÉTISATION CULTURELLE POUR LA MOLDAVIE SOVIÉTIQUE?

L'article décrypte le processus de soviétisation culturelle dans l'un des territoires passés sous bannière soviétique à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Pour mieux comprendre ce processus, l'article esquisse une incursion

<sup>40</sup> Voir sur l'affaire du plagiat de I. Canna, Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres...* cit., pp. 289-290.

<sup>41</sup> C'est le cas de F. Garin, qui demande à Canna une gratification de 15.000 roubles. Bien que la somme demandée par le traducteur soit jugée exagérée par l'auteur, la pratique est considérée comme plutôt normale, puisque Canna aurait prévu un cadeau très cher pour sa traduction. Voir la lettre de I. Canna à l'intention de S. Evgenov, le 23.05.1952, doc. cité.

<sup>42</sup> « Lettre de Lupan, Barschii à l'attention de Iliashchenko », le 17.09.1955, doc. cité.

<sup>43</sup> Compte rendu de L. Reznikov (prof. à l'Université) sur l'article dans *Sovetskaia Moldavia*, « Vitupération au lieu de la critique », le 16.06.1955, AOSPRM, f. 51, inv. 14, d. 210, p. 53.

<sup>44</sup> L. Barschii, F. Ponomari (directeur de l'organisation communiste de l'UEM) à l'attention de K. Iliashchenko (CC du PCM), le 14.10.1955, AOSPRM, f. 51, inv. 14, d. 210, p. 75.

<sup>45</sup> Selon le témoignage de A. Salari, dans l'entretien du 10.09.2003.

socio-historique dans le milieu littéraire de la RASSM (en Transnistrie), unité administrative créée par les autorités soviétiques sur le territoire de la Transnistrie, à la frontière Est de la Bessarabie, et donc de la Roumanie, pour légitimer ses prétentions par rapport à la Bessarabie.

En RASSM, ce processus se déploie en plusieurs étapes. Dans une première phase, entre 1924 et 1937, des élites politiques et culturelles – en général des immigrés politiques originaires de Roumanie, majoritairement de Bessarabie – sont implantées en RASSM pour mettre en œuvre l'administration politique et réaliser la « construction culturelle » dans cette nouvelle unité administrative. L'une des fonctions clé de ces élites exogènes consiste à former une nouvelle élite d'origine autochtone sur des bases complètement neuves, entièrement soviétiques. Ces fonctionnaires et gens de culture d'origine roumaine (et bessarabienne) sont condamnés dans les Grandes purges des années 1937-38 comme « ennemis du peuple ». Leur place est reprise par les diplômés des *tekhnikums* (écoles secondaires vocationnelles) et des écoles supérieures soviétiques.

Ces nouvelles élites issues des classes populaires – les soi-disant *vydvizhentsy* ou les « promus » – participeront à la soviétisation de la Bessarabie à partir de juin 1940 à la suite du pacte Molotov-Ribbentrop. Les gens de culture transnistriens seront ainsi désignés les leaders de leurs confrères bessarabiens et auront pour mission de réaliser le transfert du modèle culturel soviétique dans les institutions culturelles du territoire nouvellement intégré.

Mais ce processus n'a pas lieu sans frictions ni résistances. Un rôle particulier dans ce processus revient aux institutions culturelles centrales de Moscou. Elles sont l'épicentre des campagnes (tel le jdanovisme) de mise au pas des intellectuels et gens de culture dans les nouvelles républiques soviétiques. En même temps, les représentants des forums politiques et culturels centraux deviennent parfois médiateurs entre les parties en conflit dans les institutions culturelles moldaves, à savoir entre les gens de culture d'origine transnistrienne et les « nouveaux entrants » bessarabiens.

Entre 1924 et 1956, la République soviétique moldave (autonome, puis fédérée) subit sept « réformes » linguistiques (doublées de révisions de la politique culturelle), dans un va-et-vient cyclique entre une phase « moldavisante » et une phase « roumanisante ». L'inconstance de la politique culturelle et nationale promue en Moldavie soviétique (RASSM puis RSSM) doit également à l'indécision des autorités soviétiques, locales et centrales, sur la politique à adopter. Parmi les autres territoires annexés en 1940 par l'URSS, le « cas » moldave est assimilé d'ordinaire au modèle « occidental » d'intégration, considéré comme plus flexible<sup>46</sup>. À d'autres occasions, la Moldavie est traitée

---

<sup>46</sup> Cf. Elena Zoubkova, « 'L'Affaire estonienne'...cit. », pp. 181-198.

de la même manière que les républiques soviétiques orientales<sup>47</sup> dont elle se rapproche en raison de la situation litigieuse de son territoire et sa forte ruralité.

À partir du milieu des années 1950, derrière la façade de la doctrine officielle d'une langue et littérature « moldaves », on assiste à une « roumanisation » tacite de l'intelligentsia moldave<sup>48</sup>. En même temps, la politique menée énergiquement durant des décennies par les « moldavisants » laisse des traces profondes dans le langage et la conscience des écrivains et de leur public, bien après 1956. Aujourd'hui encore, la majorité de la population roumanophone de la République de Moldavie donne à sa langue maternelle l'appellation « moldave »<sup>49</sup>. Au grand dam des intellectuels et des politiciens pro-roumains, la dénomination de la langue officielle comme « moldave » a été inscrite dans la nouvelle Constitution, ratifiée après l'indépendance du pays.

---

<sup>47</sup> Cf. Olivier Roy, *La nouvelle Asie centrale...*cit. ; Adeb Khalid, « Backwardness and the Quest for Civilization...cit. », p. 596.

<sup>48</sup> La question de la langue littéraire et du patrimoine littéraire devient un enjeu crucial dans les débats entre écrivains moldaves, bessarabiens et transnistriens, escaladés durant l'époque jdanovienne et apaisés dans les années 1950. Les gagnants de ce débat deviennent les Bessarabiens, en raison d'une conjoncture favorable culminant avec la mort de Staline et la déstalinisation. Les Bessarabiens, formés dans les universités roumaines, apportent une conception de la langue et du patrimoine littéraires qualifiés à cette époque de « roumanisants ». Sur les prémisses et les retombées de ce débat culturel à portée identitaire, voir Petru Negură, *Ni héros, ni traîtres...*cit., pp. 321-352.

<sup>49</sup> D'après le sondage d'opinion « Etnobarometru » réalisé par l'Institut des Politiques Publiques (IPP) de Chişinău en décembre 2004-janvier 2005, 86% des Moldaves/Roumains de la République de Moldavie considèrent le « moldave » comme étant leur langue maternelle. Selon un sondage plus récent, réalisé par l'Institut de Marketing et Sondages IMAS en Moldavie du 25 juillet au 9 août 2016, 59% des répondants considèrent que « la langue moldave » doit être la langue de communication entre les groupes ethniques en Moldavie, alors que 21% optent dans ce sens pour le Roumain et 16% pour le Russe.